



Pour une résilience africaine à partir de la culture

Christian Lele

► To cite this version:

Christian Lele. Pour une résilience africaine à partir de la culture. Raison Ardente, Loyola, 2018.
hal-02175849

HAL Id: hal-02175849

<https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-02175849>

Submitted on 26 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POUR UNE RESILIENCE AFRICAINE A PARTIR DE LA CULTURE.

ABSTRACT

Christian Lele

Pour beaucoup de penseurs africains, dont Mabika Kalanda, l'auteur de La Remise en question, La crise africaine trouve son origine aussi bien dans les affres du colonialisme ancien et nouveau qu'à des faiblesses internes contenues dans la culture. En puisant dans la pensée de Marcien Towa, le présent article veut montrer comment une révolution culturelle profonde peut consolider et rendre féconde la capacité de résilience de l'Afrique.

Introduction

« La culture, on le sait, a joué un rôle déterminant dans la libération de l'Afrique, et un véritable développement s'avère de plus en plus lié à la promotion de la culture¹. » Le binôme « culture-développement » apparaît comme une problématique fondamentale et récurrente dans le chef des penseurs africains. On établit, presque instinctivement, un rapport entre la culture et le développement, non seulement en Afrique, mais même dans le monde, souligne Okolo Okonda. Cependant, ajoute-t-il, lorsqu'il s'agit de définir ces deux concepts, les évidences tombent, les affirmations se font hésitantes. Si la culture est ce terreau fertile sur lequel tant d'intellectuels ont voulu bâtir leur utopie d'une Afrique grande et puissante, le développement reste l'horizon vers lequel converge l'aspiration ultime de tous les Africains.

Dans son ouvrage, *La remise en question*, Mabika Kalanda note que, dans toute situation de crise en Afrique, il y a une part de responsabilité de l'Africain lui-même, qui se conjugue à la « présence étrangère, intéressée, vigilante et impitoyable »². Aussi nourrit-il le projet de promouvoir, au sein de l'élite congolaise, « la remise en question de certains principes et préjugés reçus en héritage, soit de nos ancêtres soit de la colonisation »³. L'un des préjugés tenaces qui perdurent encore concerne la culture africaine. Le philosophe camerounais Marcien Towa estime qu'il existe une certaine conception de la culture qui ne favorise guère le progrès et envisage mal la question du développement. En effet, trop de discours sont construits autour du thème de la culture. D'une part, il y a les férus de la culture africaine, qui l'exaltent, la veulent « authentique » et voient en elle la condition sine qua non d'un développement autocentré du continent Africain. D'autre part, il y a les détracteurs de la culture, qui dénoncent ses insuffisances, ses tares, ses déficiences, son influence néfaste sur les efforts de développement des nations africaines. Ceux-ci voient en elle le principal frein à une entrée ferme de l'Afrique dans la modernité bienfaisante. Entre les deux, il y a ceux qui se sentent comme écartelés entre un légitime sentiment de fidélité à ce soi qui les échappe et un impérieux devoir de trahison à ce soi qui semble inadapté. Mais en fait, ces discours concourent inexorablement à hypostasier la culture, en lui conférant une nature qu'elle n'a pas et passent ainsi à côté du rôle inestimable qu'elle peut jouer pour une résilience africaine. La résilience est à comprendre ici comme « la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir, en présence d'événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères »⁴.

En réfléchissant ici sur la nécessité et la possibilité d'une résilience africaine à partir du facteur culturel, nous voudrions montrer plus concrètement comment l'idée de « remise en question », chère à Mabika Kalanda, est rendue par celle de « révolution culturelle » chez Marcien Towa, dans son ouvrage *Identité et transcendance*. Dès lors, notre propos est sous-tendu par un double questionnement : comment révolutionner la condition actuelle de dépendance de l'Afrique et non la maintenir ? Comment une conception dynamique de l'identité culturelle peut-elle aider à opérer le dépassement de la situation persistante de crise dans laquelle ce continent se morfond ?

¹ B. OKOLO OKONDA, *Pour une philosophie de la culture et du développement*, PUZ, Kinshasa, 1986, p. 9.

² MABIKA KALANDA, *La remise en question. Base de la décolonisation mentale*, Remarques Africaines, Bruxelles, 1967, p. 7.

³ *Ibid.*, p. 10.

⁴ M. MICHEL, « La résilience. Un regard qui fait vivre », in *Études*, 2001/10 (Tome 395), pp. 321-330. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2001-10-page-321.htm> (consulté le 21 octobre 2018).

Notre réflexion s'articule autour de trois grands moments. Elle commence par débrouiller une juste conception de la culture et de l'identité culturelle dans le contexte de notre propos. S'ensuit une archéologie de la crise africaine. Au-delà d'un simple décryptage, ce point entend saisir la part du poids culturel et du colonialisme dans la genèse et la constance de cette crise. Le dernier moment montre la place, les enjeux et les principales articulations d'une révolution culturelle dans l'invention d'une Afrique résiliente. «

I. Au commencement était la culture.

Lorsque Mabika nous invite à la « remise en question », cela signifie que l'on admet tout d'abord que l'objet est contingent, modifiable à souhait, qu'il n'a aucune valeur absolue a priori. Aussi, il importe de clarifier ce que nous entendons par culture. Dans *Le fondement culturel de la personnalité*, Ralph Linton définit la culture comme « la configuration des comportements appris et de leurs résultats, dont les éléments composants sont partagés et transmis par les membres d'une société donnée⁵ ». Est donc culture tout « mode de vie d'une société ». Ce mode de vie est un tout dont les détails représentent tous « la réponse normale et attendue de n'importe quel membre de la société à une situation donnée⁶ ». Cette définition comprend la culture comme un ensemble de ce qu'il appelle « modèles culturels », autrement dit, des comportements standardisés qui se transmettent à travers les générations grâce à l'apprentissage.

Il appert de l'approche de Linton que la culture est une création ; c'est le produit de l'élaboration par les individus des modèles de réponse à leurs besoins et aux diverses situations provoquées par l'interaction avec leur environnement. Pour survivre sur terre, l'homme a éprouvé le besoin de s'adapter. Si, grâce à ses dispositions innées, il parvient à s'adapter au monde, grâce au pouvoir créateur de sa raison, il est également parvenu à mettre au point des éléments susceptibles de rendre son espace viable et de le structurer en vue d'un meilleur épanouissement. Ce sont les artefacts culturels qui ne sont pas sans influence sur lui-même.

Parler de la culture revient donc à parler d'une somme d'éléments érigés en conventions qui déterminent la manière de penser, de sentir et d'agir, qui devient la caractéristique des membres d'une société particulière. A partir de cette conception de la culture, nous pouvons comprendre la *différence culturelle* comme la somme d'éléments constitutifs de l'altérité d'une culture par rapport à une autre, car la culture ne se comprend mieux que comme une manière particulière de signifier le monde, propre à une société.

A l'encontre de cette conception de la culture se dresse ce que Marcien Towa appelle une conception essentialiste de la culture. Sous les vocables de *doctrines de l'identité*, Marcien Towa désigne des idéologies dont l'armature conceptuelle est organisée autour du thème de l'identité : *personnalité africaine, négritude, africanité, authenticité*, etc. Elles ont émergé, souligne Towa, dans le contexte du choc de la rencontre avec l'Occident, avec tout ce que cela a comporté de crises et de traumatisme chez le Noir Africain. De ce fait, Marcien Towa pense que les doctrines identitaires découlent justement d'une crise d'identité. En effet, argue-t-il, l'identité d'un peuple n'est pas, en temps normal, une question problématique ; « elle va de soi »⁷. Elle le devient uniquement dans un contexte de crise d'identité ; autrement dit, la conscience exacerbée de soi et de sa particularité, ainsi que sa mue idéologique, seraient les résultantes d'un ébranlement de l'identité par une action extérieure visant à la désagréger.

Minés par l'angoisse et la crise provoquées par la domination et l'oppression, les peuples dominés, vaincus sur le terrain militaire, politique et économique trouvent en leur culture un puissant bouclier contre l'extinction totale, et s'ingénient à la sauver de l'action dissolvante de l'envahisseur. C'est dans cette entreprise de rédemption culturelle que s'engagent les théoriciens des idéologies de l'identité. Pour sauver la culture, sa particularité ainsi que son originalité, ils la conçoivent en termes d'essence immuable, inaltérable ; la culture africaine serait ainsi ce quelque chose d'intrinsèque au Noir Africain, qui le caractérise, le détermine inéluctablement et le différencie catégoriquement des autres.

⁵ R. LINTON, *Le fondement culturel de la personnalité*, in http://www.uqacbec.ca/zonz30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html (pdf), p. 62.

⁶ *Ibid.*, p. 54.

⁷ M. TOWA, *Identité et transcendance*, L'Harmattan, Paris, 2011, p. 337.

La remise en question de notre « être-soi » implique un dépassement de toute conception simplificatrice et simplement idéologique. La pensée d'une résilience africaine gagnerait à entrevoir systématiquement la culture, ainsi que le préconise Marcien Towa, comme le produit de *l'identité humaine générique*. « L'homme, dit-il, est l'être qui se produit lui-même en élaborant, mentalement puis matériellement, les éléments de sa propre substance ; les éléments de cette élaboration forment la culture constituée. »⁸

Ce renversement de perspective dans la conception de la culture, Marcien Towa l'appelle la *transcendance*⁹ : au lieu de se réfugier dans une identité spécifique, atrophiée par le conservatisme réducteur découlant de la crise d'identité, les Africains doivent redevenir des centres de création conformément à *l'identité humaine générique*.

(...) L'homme est un être éminemment créateur, ou si l'on veut, transformateur. L'univers culturel en sa totalité – objets élaborés, institutions, représentations et dispositions subjectives – est le produit de cette créativité inépuisable. Tous les phénomènes culturels résultent d'une série plus ou moins longue de transformations orientées¹⁰.

En relevant les simplifications idéologiques des doctrines de l'identité, Towa nous invite à comprendre la culture comme le produit de l'instinct créateur humain ; un produit toujours-et-déjà soumis au changement ; mieux, une permanente production. Il est donc erroné de l'immobiliser en lui conférant une intangibilité stérile, car elle doit toujours demeurer susceptible d'être remise en cause en vue d'une déconstruction, d'un développement, d'une transformation positive ou d'une recreation.

II. Archéologie de la crise africaine

Lorsque nous parlons de crise africaine, nous faisons de manière évidente allusion à tout le processus de déstructuration totale de la société africaine au contact du monde extérieur (esclavage, colonisation, aliénation, invasion culturelle, néo-colonisation, mondialisation sauvage, etc.). Sans sombrer dans la rhétorique anti-impérialiste, il apparaît important de reconnaître que les événements autour de la rencontre brutale de l'Afrique et du monde occidental sont à l'origine et l'une des causes de la persistance de cet état de déchéance globale dans laquelle se noie le continent. Toutefois, pour soutenir une volonté de résilience de l'Afrique à partir de l'Afrique, il est important que les Africains sachent leur part de responsabilité dans la situation d'appauvrissement anthropologique qui est la leur, afin de se lancer dans une reconquête lucide de leur plein être.

II.1. La culture au banc des accusés.

Comme bon nombre d'intellectuels qui se sont lancés dans la démarche d'introspection culturelle, Mabika se livre à un certain inventaire des « faiblesses culturelles ». Celles-ci constituent, à ses yeux, un moyen facile pour maintenir le colonialisme ancien et pour faciliter l'avènement du nouveau. En des termes particulièrement choquants, Mabika déclare sans rire : « Est-ce vraiment fondé de s'en prendre uniquement aux impérialistes ? Convainquons-nous d'une chose : si les autres nous exploitent, c'est que nous sommes effectivement exploitables ».¹¹ Cette interpellation montre que tout procès de la culture africaine doit se faire dans une perspective de continuité-discontinuité. Bien avant la rencontre du dominateur, la culture africaine portait en elle les germes de sa future sujétion. Les colonisateurs s'y sont appuyés pour asseoir leur domination ; les colonisés ont été dupes à la fois d'eux-mêmes et de l'envahisseur. En d'autres termes, faire le procès de la culture africaine revient à déceler, à travers les différents moments de son mouvement et ses diverses mutations, les traits culturels qui ont favorisé la domination de l'Afrique d'hier et ceux qui freinent le progrès de l'Afrique d'aujourd'hui.

⁸ M. TOWA, *Identité et transcendance*, Op. cit., p. 276.

⁹ La transcendance désigne chez Towa, la caractéristique fondamentale de l'identité humaine. C'est la capacité qu'a l'homme générique de se démarquer *par son aptitude à s'adapter au temps et à l'espace, parce qu'il a l'idée du temps et de l'espace, et parce qu'il peut se renouveler en renouvelant les conditions de son existence grâce à son aptitude à créer*. (Cf. *Identité et transcendance*, p. 15).

¹⁰ *Ibid.*, p.289.

¹¹ MABIKA KALANDA, *La remise en question*, Op. cit. , p. 40.

Chez Marcien Towa, deux éléments sont fréquemment stigmatisés comme causes de l'immobilisme africain : le conformisme traditionaliste et la mentalité surnaturaliste. A cela, nous pouvons ajouter un troisième : le communautarisme liberticide, minorisant et inhibiteur des consciences individuelles.¹²

Marcien Towa consacre une large section du huitième chapitre d'*Identité et transcendance* à la question de la tradition. Celle-ci désigne, pour lui, « l'ensemble de la culture constituée, des diverses acquisitions d'une société ». ¹³ A propos de la tradition, il souligne qu'il existe une subtile réalité, qui n'est souvent pas perçue par les membres d'une culture. Certes, l'homme est créateur de la culture. Cependant, « l'homme purement créateur ne se rencontre nulle part et ne saurait se rencontrer¹⁴ ». « En droit, la création précède et fonde la tradition » ¹⁵; mais en fait, l'homme trouve déjà une culture bien établie, qui le précède ; il se laisse façonner par elle au moyen de la tradition.

Chacun trouve toujours en venant au monde une culture particulière déjà constituée, une tradition déjà établie. Pendant une longue période de sa vie, l'homme se contente d'assimiler la culture trouvée dans sa société. En fait, ce n'est pas l'individu qui assimile la culture trouvée, c'est plutôt celle-ci qui l'assimile, qui le façonne, qui le coule dans un moule et le particularise. La transmission de la culture aux jeunes est essentiellement intégration énergétique au groupe¹⁶.

Malheureusement, le drame du traditionalisme est d'oublier que si l'individu est le produit d'une tradition particulière, celle-ci doit constituer le terreau fertile au sein duquel sa créativité virtuelle est appelée à devenir factuelle. Lorsqu'il a fait le tour de ce que sa société peut ou veut transmettre, souligne Towa, l'homme devient à même d'en apprécier les limitations, d'éprouver le besoin d'un dépassement et d'en concevoir l'idée¹⁷. Dans une société traditionnaliste, la tradition, en lieu et place d'être la condition de la création, devient un frein à la création. Le péril traditionnaliste advient quand la culture devient une architecture rigide et imperméable au débat sur la transformation des institutions et de l'ordre établi. Le traditionalisme méconnaît le processus d'engendrement de la tradition pour ne s'intéresser qu'au résultat. La tradition, immobilisée par sacralisation, devient ainsi un rempart immuable qui offre une certaine sécurité et pérennité à l'ordre établi et à la cohésion sociale ; on y tient coûte que coûte, même en dépit des interrogations épineuses qu'elle suscite pour la raison et la conscience.

Le traditionalisme n'est pas un fait propre à l'Afrique. Cependant, on s'accorde pour constater que l'Afrique précoloniale récente n'a pas connu de grands moments de rupture et de remise en cause radicale, même si ça et là, on peut citer des figures emblématiques du non-conformisme et de la contestation de la tradition.

A y voir de près, le traditionalisme présente deux grands inconvénients pour l'individu et la société. Primo, dans la tradition immobile, la dimension dynamique de la culture se perd.¹⁸ Elle devient une sorte d'hypostase momifiée, figée, ankylosée, close, une chasse gardée des potentats du groupe et dans lequel tout membre doit s'enkyster par nécessité. Les individus sont, de ce fait, amputés de leur initiative historique. Leur identité n'est plus authentique, c'est-à-dire « celle d'un être historique qui se détermine lui-même à exister, à donner sens et valeur à son exister, à assumer les différentes médiations par lesquelles il réalise l'édition de soi par soi ». ¹⁹ Marcien Towa dit ceci :

L'activité, la chaleur de la création ne se retrouvent pas, en tout cas pas au même degré, dans la transmission. La transmission retient le résultat et néglige le processus qui a produit le résultat, avec ses hésitations, ses

¹² Ces trois traits se retrouvent aussi, dépeints sous divers angles, dans l'œuvre de Mabika Kalanda (la dégénérescence consacrée en loi immuable, Cf. *La Remise en question*, p. 112 ; la confiance aveugle et exclusive à l'influence bénéfique extérieure, p. 157 ; l'égalité mentale restrictive au sein de la collectivité, p. 112).

¹³ M. TOWA, *Identité et transcendance*, Op. cit., p. 291.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Ibid.

¹⁶ Ibid., p. 293.

¹⁷ Cf. Ibid., p. 294.

¹⁸ A propos du traditionalisme, Marcien Towa fait encore une remarque importante, que nous avons souligné plus haut. Le traditionalisme est incapable de stopper complètement le dynamisme de la culture. Le changement persiste, mais il n'est plus conscient, public, délibéré. Le changement qui se produit dans une société traditionnaliste est sournois, régressif, c'est une transformation-dégradation et non une transformation-progrès.

¹⁹ F. MUHIGIRWA, préface de l'ouvrage de A. CNOCKAERT, *Identité et histoire*, p. 1.

tâtonnements, ses échecs, ses enthousiasmes, ses découragements. L'oubli du processus va de pair avec l'oubli de la méthode et de l'esprit de la créativité. Quand cette évolution est portée jusqu'à son terme, **il ne subsiste plus finalement qu'un monde d'objets, de tabous, de recettes, vidées de leur âme, voire de leur sens**²⁰.

Secundo, l'immobilisation de la tradition crée une rupture entre elle et les exigences toujours changeantes de la vie. La tradition demeure cette « *architecture de réponses* », pour reprendre les mots du Chevalier dans *L'Aventure Ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane ; mais c'est une architecture qui, désormais, ne rejoint plus les défis que le monde en pleine mutation lui impose. Le traditionalisme est donc mortel pour la tradition elle-même, car elle démunit l'homme de son pouvoir de création, donc de revitalisation de la culture et de rénovation continue de la tradition. Ce n'est pas que le mouvement n'existe plus, mais le groupe ne le conçoit pas, l'homme n'est plus un sujet conscient de la transformation du monde et de son auto-transformation ; il les vit, les subit inéluctablement et contre son gré. Towa l'explique clairement dans ce passage :

Poser en principe la culture constituée, intellectuelle ou pratique, comme immuable, entraîne son inadaptation au milieu, la condamne à tourner à vide, à se scléroser et à disparaître rapidement ou lentement. L'homme est l'être actif par excellence ; il élabore la culture pour en faire le moyen de son activité. (...) Il doit constamment transformer ces divers éléments selon les exigences de son activité théorique et pratique. Immobiliser cet arsenal de l'activité de l'homme, c'est le transformer en carapace, c'est emprisonner l'être le plus libre qui soit, c'est réduire à la passivité l'être le plus actif, c'est nier l'homme, et finalement le tuer²¹.

Quant à la mentalité surnaturaliste, elle est intimement liée au grief précédent. Towa rappelle que la lutte contre la pensée vivante et actuelle caractérise le traditionalisme. En effet, rappelle-t-il, la pensée seule est capable de prendre du recul face au donné, le comparer avec les possibles et, par-là, le réduire à une possibilité réalisée parmi tant d'autres ; elle seule peut soupeser la valeur du donné en présence, opter pour une possibilité différente à réaliser²². Aussi, la condamnation de la pensée s'accompagne-t-elle d'une consécration de l'obscurantisme, nourrie par une mentalité magico-religieuse où les données culturelles ainsi que leurs garants sont sacralisés au niveau qu'ils ne peuvent souffrir d'être remis en cause. Ce n'est pas que la libre pensée n'existe plus, ou que l'autonomie de la raison n'ait pas de dignes représentants ; mais, ils sont marginalisés, sinon caporalisés ou cannibalisés.

Une culture africaine, si prisonnière de ces deux maux, ne pouvait qu'être logiquement prisonnière d'un troisième trait caractéristique : le communautarisme liberticide, minorisant et inhibiteur des consciences individuelles. Le communautarisme africain a souvent été mis en relation avec le vitalisme. « La valeur fondamentale de la vie, dit Matungulu Otene, se traduit chez nous dans la communion fraternelle, clanique et tribale. »²³ Cependant, cette valeur devient pesanteur du moment où l'individu est réduit à n'être qu'un chaînon perdu dans le dédale du groupe, sa pensée n'a de sens et de portée que dans la mesure où elle rejoint la tradition. De soutien pour l'individu, la communauté devient inexorablement un poids pour le décollage de l'individu. Celui qui prend de la distance par rapport à la norme, par rapport aux usages et aux conceptions du groupe devient un renégat, un subversif, un mauvais frère. Il n'y a pas d'autre alternative pour un génie : soit il est un sage – si sa pensée sert visiblement la promotion du groupe, de la tradition et du pouvoir -, soit il est un mauvais sorcier à abattre – lorsque sa pensée remet plutôt en cause le groupe, questionne la tradition et défie le pouvoir. De même, lorsque la puissance d'un individu s'accroît au détriment ou en marge du statisme du groupe, les pesanteurs sociales le soumettent au nivellement par le bas.

Par ailleurs, le communautarisme vicieux, non seulement inhibe le pouvoir créateur des individus en freinant toutes leurs tentatives d'*ex-celler*, *id est* de sortir des sentiers battus, mais bien pire, il adultère

²⁰ M. TOWA, *Identité et transcendance*, Op. cit., p. 295.

²¹ *Ibid.*, p. 296.

²² Cf. *Ibid.*

²³ M. MATUNGULU OTENE, *Etre avec pour vivre vrai. Essai d'une spiritualité bantu*, Saint-Paul Afrique, Lubumbashi, 1981, p. 21.

des valeurs comme la solidarité, la fraternité et l'entraide. Il aboutit aux manifestations dérégées de la prise de conscience de l'identité culturelle, comme l'ethnicité et l'ethnocentrisme²⁴.

Dire que toute l'Afrique précoloniale était plongée dans un tel climat, c'est sombrer dans une odieuse simplification. La culture du débat autour de la tradition et du pouvoir a bel et bien existé en Afrique. Mais force nous est de reconnaître que le traditionalisme et ses corollaires sont des tendances qui ont largement prévalu dans bien des moments de l'histoire africaine et dans bien des lieux de l'espace africain.

II.2. La part du colonialisme ancien et nouveau

Reconnaître les faiblesses internes de l'Afrique n'équivaut nullement à dédouaner les colons d'hier et d'aujourd'hui de leur responsabilité dans la genèse et la persistance de la crise africaine. Cette responsabilité réside dans leur stratégie d'encouragement des pesanteurs locales favorisant l'oppression et l'inertie.

Dans *Idée d'une philosophie négro-africaine*²⁵, Marcien Towa montre que les colonialistes ont usé une double stratégie pour dominer l'Afrique. La première stratégie est militaire. Ils se sont imposés en tirant parti de la force physique supérieure procurée par leur niveau technoscientifique. En outre, ils se sont alliés aux complices internes, lesquels devinrent de vrais collaborateurs de leur domination politique et sociale (mercenaires, potentats locaux, trafiquants d'esclaves, etc.). La seconde stratégie, et la plus importante, est culturelle. L'Occident colonialiste s'est illustré dans l'encouragement des éléments culturels qui, dans les sociétés traditionnelles, étaient jugés favorables au renforcement de la domination. Sous le couvert d'une prétendue mission civilisatrice, clamée hypocritement et extériorisée gauchement par un iconoclasme culturel, les colonialistes se sont alliés en réalité aux puissances rétrogrades que l'Europe a dû elle-même combattre pour s'émanciper (fanatisme, superstition, etc.), estime Marcien Towa. S'opposant à l'essor de la pensée chez leurs victimes, ils ont également propagé une éducation mimétique et psittaciste permettant la disciplinarisation de ces dernières dans leur système mondial de domination. Aussi ont-ils falsifié systématiquement l'histoire et la culture des peuples dominés pour justifier la domination ; une histoire et une culture dont une sincère étude ne peut que démontrer des heures de gloire, des exemples indéniables de mouvement, un dynamisme inouï et une richesse incommensurable. Dès lors, on peut comprendre l'acharnement avec lequel ils ont combattu les forces (hommes, institutions, croyances, coutumes, etc.) qui étaient hostiles à l'asservissement, poursuit Towa.²⁶

L'attitude des colonialistes vis-à-vis de l'Afrique a été marquée par une duplicité odieuse que Frantz Fanon a su analyser avec une grande clarté dans son intervention au premier Congrès des Ecrivains et Artistes Noirs à Paris. A l'iconoclasme culturel du début, a succédé une pseudo-promotion de la culture qui ne valait guère mieux et que Fanon compare à un sadisme. La promotion culturelle n'est plus celle d'une culture vivante et ouverte sur l'avenir ; elle est celle d'une culture fermée, figée, qui définit ses membres sans appel ; une culture momifiée qui momifie, à son tour, la pensée individuelle. Cette stratégie est encore utilisée par les nouveaux colons qui sévissent actuellement dans les Etats Africains postcoloniaux.

C'est ainsi que l'on assiste à la mise en place d'organismes archaïques, inertes, fonctionnant sous la surveillance de l'opresseur et calqués caricaturalement sur des institutions autrefois fécondes (...) Le souci constamment affirmé de « respecter la culture des populations autochtones » ne signifie donc pas la prise en considération des valeurs portées par la culture, incarnées par les hommes. Bien plutôt on devine dans cette démarche une volonté d'objectiver, d'encapsuler, d'emprisonner, d'enkyster. Des phrases telles que : « je les connais », « ils sont comme cela » traduisent cette objectivation maximum réussie²⁷.

²⁴ Définis respectivement par Mabilia Mantuba comme « une sensibilité éprouvée par le membre d'une ethnie vis-à-vis de son groupe » et comme « une attitude qui consiste à considérer sa propre ethnie comme étant la référence du monde, le centre de l'univers, le pays des vrais hommes, la culture possédant les vraies valeurs », (Cf. P. MABIALA MANTUBA, *La culture en question : essai d'anthropologie culturelle*, Kinshasa, ECA, 2008, p.70), l'ethnicité et l'ethnocentrisme sont caractérisés par le centrisme culturel et par une attitude d'exclusion vis-à-vis des membres de l'exosphère culturelle.

²⁵ M. TOWA, *Idée d'une philosophie négro-africaine*, Clé, Yaoundé, 1978.

²⁶ Cf. *Ibid.*, p. 53.

²⁷ F. FANON, *Pour la révolution africaine. Ecrits politiques*, La Découverte, Paris, 1955, p. 42.

Il appert donc des considérations précédentes que chanter la culture sans lucidité, c'est entériner l'aliénation. Certes, l'Africain a le devoir de prendre conscience de la richesse de sa culture. Pour Towa, explorer le passé, examiner sa culture, c'est même répondre à un souci d'objectivité et de connaissance de soi. Ce n'est pas une simple adhésion à une culture toujours-et-déjà-là ; c'est savoir comment le passé, proche ou lointain, nous a façonnés ; c'est appréhender l'acquis de nos ancêtres en vérité, dans toute sa diversité (ne pas l'appauvrir ni le défigurer)²⁸. Toutefois, pour juguler la crise et l'immobilisme de l'Afrique, engendrée par la conjugaison des tares culturelles et de la prédation colonialiste, il est important de se détourner de faux sillons qui débouchent sur une attitude d'évasion. En effet, les néocolonialistes reprennent les mêmes stratégies pour institutionnaliser une néo-servitude plus sournoise et pérenniser le système mondial de domination. Comme pour l'histoire de l'esclavage et du colonialisme ancien, le néocolonialisme tire parti de sa force matérielle et de la complicité des Africains corrompus et avides.²⁹ En outre, il est actuellement servi en Afrique par un syncrétisme culturel indigeste, qui ne dit pas son nom, alimenté par le phénomène déroutant de la mondialisation ainsi que par l'absence d'une certaine reprise consciente et pertinente de sa culture par l'Africain lui-même.

Au terme, lire la crise africaine du point de vue de la culture nous met en face d'une vérité : la culture africaine est malade ; elle boîte suite à sa tendance immobiliste suicidaire, et aussi, à cause de la désagrégation lui imposée par ses bourreaux d'hier et d'aujourd'hui. Au terme de ce procès, apparaît le devoir pour le sujet africain de se recréer en redynamisant sa culture par une révolution.

III. Révolution culturelle comme voie de la résilience africaine.

En dépit du caractère déprimant de la situation africaine, un réalisme optimiste nous enjoint de penser une renaissance positive de ce vieux continent. La révolution culturelle, avons-nous dit, est le chemin idoine pouvant y conduire. En effet, « l'asservissement d'un peuple tarit sa culture à la source »³⁰. Aussi, la domination de l'Afrique a-t-elle été fondamentalement une atteinte à sa culture et à son identité. On comprend donc que l'envol de l'Afrique passe par la résolution de la question culturelle. Celle-ci ne consistera nullement dans le maintien de sa situation présente ni dans la restauration pure et simple du passé.

III.1. La révolution culturelle, *quid est* ?

Si l'on retrouve souvent le terme « révolution » sous la plume de Towa, nulle part chez lui, on rencontre la locution « révolution culturelle ». Cependant, pensons-nous, l'exigence de la révolution culturelle sur laquelle débouche sa réflexion s'appuie sur le concept de « révolution » entendue comme changement de la société par des moyens radicaux. En ce sens, l'on peut affirmer que dans l'œuvre de Towa, la révolution culturelle apparaît comme une entreprise de positionnement de l'individu par rapport à soi et à son monde, de recréation et de redynamisation positif de la culture en vue d'une plus grande fécondité et d'un progrès plus assuré.

Dans *Idée d'une philosophie négro-africaine*, Towa affirme que la révolution est la condition de toute renaissance culturelle³¹. Il va sans dire que nos cultures moribondes ne peuvent survivre et renaître que grâce à une révolution, comprise comme « entreprise de recréation culturelle ».

Par la révolution culturelle, l'Africain reprendra l'initiative historique de sa destinée et sera à même de manier lui-même la dialectique de ses besoins : exprimer et définir lui-même ses besoins et ses aspirations, concevoir et produire un monde tel qu'ils y trouvent leur accomplissement ; bref recréer sa culture. Towa écrit :

²⁸ Cf. M. TOWA, *Idée d'une philosophie négro-africaine*, Op. cit., p. 45.

²⁹ Cf. *Ibid.*, p. 55.

³⁰ M. TOWA, *Identité et transcendance*, Op. cit., p.339.

³¹ M. TOWA, *Idée d'une philosophie négro-africaine*, Op. cit., p. 55.

La dégradation de la culture traditionnelle découle de la domination et de la perte du pouvoir de décision. La révolution redonne au peuple le pouvoir d'opérer des choix, de les faire respecter et de les concrétiser, dans le domaine politique, économique et culturel³².

Dans la révolution, s'exprime et s'affirme donc avec éclat *l'identité humaine générique*. En conférant de nouveau le droit de cité à la praxis créatrice dans l'univers culturel, le révolutionnaire redonne vie à l'âme de son peuple et rend possible le décollage tant attendu.

III.2. La révolution culturelle, *quomodo* ?

Nous avons vu plus haut que l'univers culturel est une réalité totale, dynamique et bipolaire. La culture est un tout qui se meut au gré du pouvoir adaptatif et créateur infini de l'homme. Pourtant, c'est un tout constitué de deux pôles essentiels. Il y a un pôle culturel que nous qualifierons d'externe : l'homme agence, remanie et transforme son environnement pour répondre à ses besoins et aspirations. C'est le monde des outils, des institutions, des techniques, etc. Par ailleurs, l'homme ne reste pas indifférent à ses créations. Il s'auto-crée et s'auto-structure également pour vivre et trouver son sens dans cette complexe texture. C'est le pôle interne de la culture, qui est constitué de représentations et des dispositions subjectives. Ainsi, la révolution culturelle doit s'opérer à un niveau psychologique ou mental, et à un niveau matériel.

III.2.1. La révolution mentale.

La révolution est avant tout transformation en profondeur de l'agent même de la culture. Il s'agit pour l'Africain de reconnaître ses tares, ses faiblesses internes. La révolution mentale est donc, dans ce cas, une auto-lecture réaliste. Chez Towa, nous discernons que cette démarche s'effectue en quatre étapes.

Préalablement, le caractère dynamique de la culture doit être présupposé. Nous devons dès lors nous défaire de toutes les conceptions fixistes de la culture et appréhender cette dernière comme le produit de l'identité humaine générique.

L'étape qui suit consiste à explorer notre passé, pour rendre compte de nos valeurs culturelles, de leur histoire, des différentes significations et transformations qu'elles ont subies au cours des âges. Comme nous l'avons souligné, pour Towa, c'est une entreprise qui répond à un souci d'objectivité et de connaissance de soi. Les sciences historiques, dument désidéologisées, ont un rôle important à jouer dans cette démarche.

Cependant, « rien, a priori, dans notre culture particulière, ne peut être considérée comme intangible »³³, poursuivons-nous avec Towa. Seule notre *identité humaine générique* – entendons, notre pouvoir créateur – revêt une valeur absolue et doit transcender toutes nos cultures constituées, prises en leurs totalités ou dans leurs éléments particuliers³⁴. La fin de la révolution étant la libération totale, l'autonomisation réelle et le développement véritable du continent, tous les éléments traditionnels qui la servent doivent être répertoriés et promus, ceux qui la desservent combattus et éradiqués sans préavis.

Dans cette réflexion, nous avons mentionnés, à la suite de Marcien Towa, trois attitudes qui constituent des réelles pesanteurs pour l'Afrique et « expliquent son incapacité persistante à relever le défi » du développement : le traditionalisme, la mentalité surnaturaliste et le communautarisme inhibiteur des consciences individuelles. Ces trois éléments, avons-nous dit, sont intimement liés et se rejoignent dans la mesure où ils maintiennent l'homme dans une minorité intellectuelle qui le rend rétif et incapable de se servir de sa pensée. La révolution mentale suppose donc une revalorisation de la pensée et une éducation rigoureuse à son usage. Parlant de l'Africain dominé, Towa constate avec regret qu'« asservi, il est déchu ; sa pensée s'endort, sa volonté s'émousse ; l'atrophie de sa pensée et de son vouloir favorise l'hypertrophie de son émotivité, de son instinctivité et de son comportement magico-religieux (surcompensation du psychique vers le biologico-instinctuel) »³⁵. Il n'y a donc pas de révolution

³² M. TOWA, *Idée d'une philosophie négro-africaine*, Op. cit., p. 56.

³³ M. TOWA, *Identité et transcendance*, Op. cit., p. 342.

³⁴ Cf. *Ibid.*

³⁵ M. TOWA, *Idée d'une philosophie négro-africaine*, Op. cit., p. 70

mentale sans dissipation de ce brouillard d'obscurantisme mythologique dans lequel baigne les consciences individuelles et collectives, sans démantèlement du labyrinthe de conceptions et préjugés hérités de la tradition et ressassés sans une adéquate reprise et mise en examen par la pensée, sans dépassement de cette religiosité malade et irresponsable.

C'est dans cette optique que nous pouvons affirmer l'importance de la philosophie pour l'Afrique. Promouvoir la philosophie équivaut, pour Marcien Towa, à consacrer la pensée comme guide suprême de la vie, garante de l'autonomie et de l'égalité. Il est dès lors raisonnablement malsain de ressasser le dogme du Noir incurablement religieux ; il est plutôt impérieux de promouvoir une culture du débat et de l'examen critique de nos représentations, de combattre la démission de la pensée, sans méconnaître la réalité et l'importance du cœur et de l'imagination³⁶.

La dernière étape de la révolution mentale revêt un double aspect. D'une part, il y a l'exorcisation de ce que Mabika Kalanda appelle la hantise de l'originalité, et Marcien Towa le culte de la différence. D'autre part, il y a le combat contre l'évanouissement de son identité dans celle de l'autre. C'est l'éternel dilemme de l'ancien et du nouveau, le sempiternel bras de fer entre conservatisme et progressisme culturel. Mais c'est aussi cet écartèlement entre toutes les formes de particularismes radicalisés, en fonction desquelles bien des Africains, même intellectuels, ont tendance à se définir (clanisme, régionalisme, tribalisme, etc.), et ce cosmopolitisme assimilationniste, qui nie la différence et consacre le totalitarisme culturel. Ces différentes postures paralysent le dynamisme de nos cultures et compromettent l'avenir de nos sociétés. Dans cet inextricable confrontation idéologique, Towa prône la *transcendance*, c'est-à-dire l'affirmation de l'*identité humaine générique*, laquelle enjoint d'adopter une double attitude d'ouverture et de fidélité : ouverture à autrui en accord avec le caractère dynamique de l'histoire et la nouveauté toujours complexe des défis que cette dernière nous impose, et fidélité à soi en accord avec l'exigence de prise en charge de soi par soi, et à partir de soi. En somme, la *fidélité créatrice*, expression chère à Gabriel Marcel, apparaît comme la meilleure attitude à adopter dans l'entreprise de création culturelle.

À la suite de Marcien Towa, nous sommes en droit de dire que l'originalité ou l'identité par rapport à soi, et la différence par rapport à autrui n'ont pas de valeur en elles-mêmes. Elles ne valent que dans la mesure où elles sont conditions de possibilité de plus de liberté et de bonheur. D'où, la révolution mentale nous met en demeure de définir notre identité à partir de ce qu'il y a de sain en nous, tout en nous ouvrant aux réflecteurs étrangers, porteurs de fécondité positive, et favorisant notre dessein fondamental, le progrès que nous appelons de nos vœux :

Notre dessein fondamental sera une Afrique autocentrée, ayant en elle-même son centre de conception, de décision et de réalisation pour la totalité de ses sphères d'activités essentielles : politiques, économiques et spirituelles ; une Afrique fraternelle, respectueuse du même principe d'auto-centration pour ses propres institutions et pour celles des autres peuples. C'est ce but fondamental – la transcendance – qui déterminera l'attitude à l'égard de nos traditions et le choix des moyens, dont certains peuvent être pris au dominateur lui-même³⁷.

III.2.2. La révolution matérielle

La libération et la transformation de l'esprit d'un peuple ne sont pas sans influence sur sa culture matérielle. Mabika Kalanda trouve même une certaine corrélation entre les deux :

Les diverses réalisations humaines, machines-outils, ouvrages d'art, constructions gigantesques et toutes créations de la technique moderne sont uniquement l'œuvre de l'esprit humain et du travail. La réalisation ou tout changement introduit dans la matière constitue bel et bien l'objectivation des idées élaborées par l'esprit humain³⁸.

L'éclosion et la complexification positive de la vie matérielle dépendent du niveau de conscience. De la même manière, la pensée émerge, se développe et se déploie non sans être conditionnée par la situation concrète du milieu qui la porte.

³⁶ M. TOWA, *Idée d'une philosophie négro-africaine*, Op. cit., p. 70

³⁷ M. TOWA, *Identité et transcendance*, Op. cit., p. 342.

³⁸ MABIKA KALANDA, *La remise en question*, Op. cit., p. 196.

Pour Marcien Towa, la puissance matérielle revêt une grande valeur morale, puisqu'au-delà de la religion, de l'éthique ou de la loi, elle est la véritable condition essentielle à la construction d'une humanité réconciliée. L'histoire, souligne-t-il, montre que la possession de la puissance physique induit souvent à la tentation d'en abuser au détriment des plus faibles. Aussi, l'idylle d'un monde pacifié et fraternel n'est possible que sur base d'une relative égalité sur le plan de la puissance matérielle³⁹.

Or, cette puissance matérielle ne nous sera jamais servie sur un plateau. Les puissances établies ont intérêt à défendre et à pérenniser leur supériorité. La survie et la libération des nations africaines n'est possible que par l'actualisation de leur volonté de puissance. Pour Towa, l'Afrique doit briser elle-même le joug qui la maintient dans la domination, l'oppression et tout ce qu'il a de déstructurant pour sa culture, en s'emparant de ce qui fonde la puissance de ses maîtres d'hier et d'aujourd'hui : la force au cœur de la matière. Autrement dit, l'Afrique doit maîtriser la technoscience moderne et s'industrialiser.

C'est d'une révolution matérielle qu'il s'agit, et non pas d'un décalque maladroit des réalisations de l'Occident. L'Afrique doit être consciente que « la civilisation industrielle est fondée sur la science et l'application de la science au travail productif »⁴⁰. Elle est donc appelée à entamer un approvisionnement de l'esprit scientifique et technique, et ce, dit Towa, en parvenant à « dégager une intelligentsia libre de toute allégeance magico-religieuse »⁴¹. Ici encore, transparaît la corrélation entre révolution mentale et essor matériel :

(...) la science et la technique ne peuvent s'enraciner et se développer que sur les décombres de la mentalité magico-religieuse. Le surnaturalisme est un subjectivisme qui prétend soumettre directement la nature à l'impatience et à l'arbitraire du désir, alors que la technologie fonde son action sur la connaissance et le respect du déterminisme, c'est-à-dire sur la régularité objective des processus naturels⁴².

Marcien Towa met en lumière l'ambiguïté morale de la technoscience moderne. Celle-ci offre aussi bien des moyens de domination que ceux de libération ; elle peut provoquer la déchéance humaine et générer une culture de mort, tout comme et elle peut servir à la promotion de la vie et de la dignité humaine. Les Africains ne doivent pas, en ce qui les concerne, tomber dans le dénigrement verbal de la science et de la technologie moderne, au nom d'une supposée et prétendue opposition radicale entre l'Afrique incurablement religieuse et l'Occident matérialiste⁴³. Ce spiritualisme idéologique est chaque jour démenti par la fascination des Africains pour les produits matériels de cet Occident qu'ils vilipendent et par la progression explosive d'un consumérisme hédoniste et d'une avidité matérielle, qui ne disent pas encore leurs noms. Towa somme, par-là, l'Afrique à percevoir la technoscience moderne comme un moyen d'atteindre la puissance matérielle. Cette dernière constitue, à ses yeux, « la base indispensable du pouvoir de décision et de réalisation ; autrement dit, elle fonde la liberté, la créativité, principe de la formation des cultures particulières »⁴⁴. En outre, ajoute-t-il, « la puissance permet de résister à toute imposition culturelle ; elle donne les moyens d'étudier ses traditions et de revaloriser celles qui méritent de l'être ».⁴⁵

Conclusion

Somme toute, en dépit du caractère décourageant et déprimant du discours sur l'Afrique, il est possible de penser une Afrique plus digne. Pour Marcien Towa, la révolution culturelle représente non pas un détour, mais une condition même de cette Afrique résiliente. Cette thèse qui explicite, à notre avis, le projet-phare de Mabika Kalanda, la remise en question, montre que le binôme « culture-développement » n'est opératoire qu'au prix d'une saine lucidité vis-à-vis de la culture. Cette révolution se doit d'abord d'être une révolution mentale, un retour sur soi qui permet aux Africains de se libérer des schèmes réductionnistes, qui restreignent leur imaginaire et la portée de leur auto-donation de sens. Avec la libération, la question de l'homme, l'émergence et l'accroissement de la puissance matérielle de l'Afrique

³⁹ M. TOWA, *Op. cit.*, p. 344.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 345.

⁴² *Ibid.*, p.344-345.

⁴³ M. TOWA, *Idée d'une philosophie négro-africaine*, *Op. cit.*, p. 73.

⁴⁴ M. TOWA, *Identité et transcendance*, *Op.cit.*, p. 345.

⁴⁵ *Ibid.*

pour horizons, la révolution culturelle instaurera une praxis créatrice et novatrice permanente, gage d'une Afrique dynamique, avec laquelle on doit compter sur la scène mondiale.

Toutefois, en resituant l'apport de la pensée de Towa à la thématique d'une résilience africaine, il apparaît des lieux d'éventuels dépassements. La quête de la puissance matérielle ne se double pas du souci de préserver le visage humain du développement. Par ailleurs, la question de l'éducation fort développée chez Mabika⁴⁶ - et que nous n'avons pas non plus développée ici -, n'apparaît guère explicitement chez Towa, en dépit de l'importance qu'elle revêt pour une recreation de l'homme Africain et de sa culture. Cela n'enlève pourtant rien à l'à-propos et au sérieux de ce qu'il dit de l'Afrique et pour l'Afrique.

⁴⁶ MABIKA KALANDA, *La remise en question*, *Op. cit.*, pp. 133-149.